De la fin de l'utopie à une nouvelle narration patriotique : deux écritures de la « soviétodicée » dans la littérature de l'ère poutinienne

DOMENICO SCAGLIUSI

« C'est peut-être le fait le plus révolutionnaire de notre conscience du XXe siècle », écrit Emmanuel Levinas dans un article de 1982, « que la destruction de tout équilibre entre la théodicée explicite ou implicite de la pensée occidentale et les formes que la souffrance et son mal puisent dans le déroulement même de ce siècle[1] ». La notion de « théodicée », introduite par Leibniz en 1710 pour expliquer l'existence du mal dans un monde régi par un Dieu bon et tout-puissant, est comprise par Levinas dans un sens plus large, comme la tentation millénaire de l'humanité de donner un sens à l'expérience autrement « inutile » de la souffrance. Aussi, le bilan du siècle dernier – « qui en trente ans a connu […] Hiroshima, le Goulag, les génocides d'Auschwitz et du Cambodge[2] » – constitue pour le philosophe une impasse radicale, qui signifie l'échec de toute tentative de rendre supportable la souffrance, en l'inscrivant dans une perspective téléolo-

1. Emmanuel Levinas, « La souffrance inutile » in *Id.*, *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991, p. 114.
2. *Ibid.*

Slavica Occitania, Toulouse, 63, 2026, p. 113-134.

gique, fût-elle soutenue par la foi en « la bonté absolue d'un Dieu[3] », ou par « la croyance au progrès[4] ».

Ce constat est pourtant en porte-à-faux avec la prolifération de discours suscités par ces violences et visant, plus ou moins directement, à les intégrer dans un ordre moral ou métaphysique. De telles narrations sont particulièrement présentes dans la réflexion sur le phénomène concentrationnaire soviétique. Malgré l'indignation de Varlam Chalamov, qui rejette avec vigueur toute interprétation édifiante[5], d'autres auteurs sont restés sensibles à l'élaboration d'une leçon morale. De cela témoigne notamment l'œuvre de Soljenitsyne, qui n'exclut pas que l'internement dans le camp puisse donner lieu à une élévation spirituelle[6].

Le cas de certains *zek* communistes est aussi bien connu : bien que convaincus d'avoir été condamnés injustement, ils auraient conservé leur foi dans le Parti. Selon Nanci Adler, cette attitude aurait permis aux détenus de sublimer leur souffrance individuelle, en l'envisageant comme un sacrifice accompli au nom d'un bien collectif supérieur : l'édification du socialisme[7].

Quoique structurellement proches, les deux perspectives que je viens d'évoquer aboutissent à deux interprétations radicalement différentes de la Terreur. Dans l'idée chrétienne d'une rédemption par la souffrance, telle qu'elle est défendue par Soljenitsyne, la possibilité d'une « utilité du mal » s'affirme *contre* le pouvoir soviétique et appuie le réquisitoire de l'écrivain sur sa nature criminelle. Les témoignages étudiés par N. Adler relèvent d'une tout autre logique : ici, l'effort de rationalisation vise à innocenter le Parti et le système soviétique dans son ensemble. Dans le prolongement de l'analyse de N. Adler, il me semble nécessaire de distinguer ces deux types de discours. Au risque d'introduire un néologisme quelque peu obscur, je propose de qualifier le second de « soviétodicée ».

---

3. *Ibid.,* p. 113.
4. *Ibid.*
5. Voir, par exemple, Varlam Šalamov, « Perepiska s A. I. Solženicynym » [Correspondance avec A. I. Soljenitsyne] in *Id., Sobranie sočinenij v šesti tomax* [Œuvres en six tomes], t. 6, M., Knižnyj klub Knigovek, 2013, p. 277.
6. Voir, par exemple, Aleksandr Solženicyn, *Arxipelag Gulag*, SPb., Azbuka-Attikus, 2023, p. 863.
7. Nanci Adler, *Keeping Faith with the Party: Communist Believers Return from the Gulag*, Bloomington, Indiana University Press, 2012, p. 12.

La chute de l'URSS en 1991 n'a pas mis fin aux tentatives de justifier le système répressif soviétique. En l'absence de condamnation officielle des crimes du régime, de tels discours apologétiques n'ont jamais totalement perdu leur poids dans le débat public[8], jusqu'à connaître des formes d'institutionnalisation dans la dernière décennie du régime poutinien[9]. Si la « soviétodicée », telle que nous l'avons entendue ici, trouve son origine dans la promesse d'un avenir radieux portée par l'idéologie du Parti communiste, il importe de s'interroger sur la place qu'occupe aujourd'hui la dimension idéologique dans les tentatives contemporaines de justification de la violence d'État, dans un contexte souvent qualifié de « post-idéologique[10] ».

Les entretiens recueillis par Svetlana Alexievitch dans *La Fin de l'homme rouge* offrent des exemples saisissants de la survivance d'un attachement aux idéaux communistes, malgré la fin décrétée de l'utopie[11]. L'ouverture partielle des archives et l'éclosion d'un débat sur la Terreur n'ont pas moins impliqué la nécessité, pour ceux qui y

8. Voir Sergey Toymentsev, « Legal but Criminal: The Failure of the "Russian Nuremberg" and the Paradoxes of Post-Soviet Memory », *Comparative Literature Studies*, vol. 48, n° 3, 2011, p. 296-319.

9. Voir Tomas Siegon, « Dying in the Soviet Gulag for the Future Glory of Mother Russia? Making "Patriotic" Sense of the Gulag in Present-Day Russia » in Niklas Bernsand & Barbara Törnquist Plewa (éd.), *Cultural and political imaginaries in Putin's Russia*, Leiden – Boston, Brill, 2019, p. 105-140.

10. À propos du débat sur la nature idéologique ou « post-idéologique » du régime de Poutine, voir Maria Snegovaya & Jade McGlynn, « Dissecting Putin's Regime Ideology », *Post-Soviet Affairs*, vol. 41, nº 1, 2025, p. 42-63. Dans une étude récente, Dina Khapaeva établit un lien entre les discours apologétiques sur Staline et une exaltation plus large de la terreur comme symbole transhistorique du pouvoir d'État en Russie. Dans cette optique, la glorification de l'Union soviétique ne relèverait plus d'un engagement idéologique, mais participerait de l'essor d'un « autoritarisme de droite » globalisé : Dina Khapaeva, *Putin's Dark Ages: Political Neomedievalism and Re-Stalinization in Russia*, Abingdon – New York, Routledge, 2024, p. 26. Si cette lecture nous paraît éclairante, il importe toutefois de souligner la diversité de ces discours : nombre de leurs promoteurs, comme nous allons le voir dans le cas de Z. Prilepine, se réclament explicitement d'un héritage idéologique communiste et insistent à la fois sur la continuité historique de la Russie et sur la singularité de l'époque soviétique par rapport à la période prérévolutionnaire.

11. Svetlana Aleksievič, *Vremja sekond xènd*, M., Vremja, 2013. Pour l'édition française : Svetlana Alexievitch, *La Fin de l'homme rouge*, trad. de S. Benech, Arles, Actes Sud, 2013.

avaient adhéré, sinon de renoncer à leurs convictions, du moins de les confronter à ce savoir. Cette préoccupation se manifeste aussi dans les œuvres d'une génération d'auteurs dont les débuts littéraires ont coïncidé avec l'arrivée au pouvoir de V. Poutine. Deux œuvres mettent particulièrement en exergue ce questionnement : *La justification*[12] (2005) de Dmitri Bykov et *L'archipel des Solovki*[13] (2014) de Zakhar Prilepine.

En lien avec une conception binaire du champ littéraire de la Russie poutinienne, qui se diviserait en écrivains d'opposition et écrivains proches du pouvoir, Dmitri Bykov et Zakhar Prilepine sont souvent présentés comme deux figures aux antipodes l'une de l'autre[14]. Émigré aujourd'hui en Occident, D. Bykov est l'un des écrivains les plus critiques du pouvoir russe. Visé par une tentative d'empoisonnement en 2019, il est inscrit en 2022 sur la liste des « agents de l'étranger ». Z. Prilepine, quant à lui, soutient activement la guerre en Ukraine. Ancien combattant dans le Donbass, en 2023 il échappe à une tentative d'assassinat revendiqué par un groupe partisan ukrainien. En 2024, il rejoint le Conseil présidentiel pour la culture, consacrant ainsi son alignement avec le régime.

Pourtant, la trajectoire intellectuelle des deux écrivains présente des points de convergence. Ancien militant du Parti national-bolchevique d'Édouard Limonov – qui a joué un rôle important dans l'opposition à Poutine jusqu'à son interdiction en 2007 –, Z. Prilepine continue de défendre une interprétation de la doctrine communiste

12. Le roman est d'abord paru dans la revue *Novyj Mir* en 2001. Nous ferons référence à sa première édition en volume : Dmitrij Bykov, *Opravdanie*, M., Vargius, 2005, 288 p. Pour l'édition française : Dmitri Bykov, *La justification*, trad. de G. Ackerman et P. Lequesne, Paris, Denoël, 2005.

13. Pour l'édition russe : Zaxar Prilepin, *Obitel',* M., AST, 2019 [2014]. Pour l'édition française : Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki*, trad. de J. Dublanchet, Arles, Actes Sud, 2017.

14. Voir, par exemple, les résultats du sondage mené par *Colta.ru* sur les figures les plus influentes de la culture russe de la décennie 2008-2019. Les deux écrivains en tête du classement, Z. Prilepine (1er) et D. Bykov (2e), traduisent, selon Gleb Morev, les préférences de deux camps politiques opposés. Voir « Colta.ru vyjavila kul'turnyx geroev 2008-2019 godov » [Colta.ru a révélé les héros de la culture des années 2008-2019], *Colta.ru,* 20 décembre 2019, URL [consultée le 19 juin 2025] : https://www.colta.ru/articles/10/23271-kolta-vyyavila-kulturnyh-geroev-2008-2019

qui associe des positions anticapitalistes et un patriotisme affiché[15]. D. Bykov n'a jamais caché non plus son engouement pour certains aspects de ce qu'il appelle le « projet soviétique[16] ». Cela se rattache, dans son cas, à une admiration plus générale pour les mouvements révolutionnaires du XXe siècle, qui le rapproche de certains penseurs de la gauche néomarxiste contemporaine, comme Slavoj Žižek[17]. Il s'agit donc de deux manières distinctes d'interpréter l'héritage du communisme, enracinées dans la double nature de l'État soviétique lui-même, qui, notamment à partir de l'ère stalinienne, allie à sa vocation internationaliste l'élaboration d'un patriotisme grand-russe[18]. Malgré ces divergences, qui apparaîtront dans l'analyse de leurs textes respectifs, l'attachement revendiqué des deux écrivains à cet héritage éclaire leur intérêt commun pour le Goulag.

Le roman de D. Bykov met en évidence, dès son titre, l'urgence d'une quête de sens qui traverse plus généralement la littérature russophone des années 2000-2010, où la mémoire des camps soviétiques tient une place centrale[19]. Certains auteurs ont essayé d'expliquer les violences qui ont traversé l'espace russe au cours du XXe siècle en les inscrivant dans une perspective eschatologique d'inspiration religieuse. L'œuvre de Vladimir Charov, dans laquelle on a pu remarquer une véritable « théologie de la Terreur[20] », en est un exemple saisissant. Les

15. Sur les opinions politiques de l'écrivain, voir Zakhar Prilepine, *De gauche, jeune et méchant*, trad. de M.-H. Corréard et M. Slodzian, Paris, Éditions de la Différence, 2015.

16. Dmitrij Bykov, « "Ètot roman byl popytkoj razobrat'sja s moej ljubov'ju k sovetskomu proektu" » [« Ce roman était une tentative de comprendre mon attachement au projet soviétique »], *Dožd'*, 16 décembre 2017, URL [consultée le 21 avril 2025] : *https*://tvrain.tv/lite/teleshow/sto_lektsij_s_dmitriem_bykovym/etot_roman_byl-453037/

17. Dmitrij Bykov, « Slavoj Žižek : "Lenin lučše nekrofilov" », [Lénine vaut mieux que les nécrophiles], *Sobesednik,* 2, 2004. URL [consultée le 21 avril 2025] : https://ru-bykov.livejournal.com/3219995.html

18. David Brandenberger, *National Bolshevism : Stalinist Mass Culture and the Formation of Russian National Identity, 1931-1956,* Cambridge (MA), Harvard University Press, 2002.

19. Polly Jones, *Gulag Fiction: Labour Camp Literature From Stalin to Putin*, Londres – New York – New Delhi – Sydney, Bloomsbury UK, 2024, p. 4.

20. Mark Lipoveckij, « Teologija terrora. Istoričeskij metasjužet v romanax Šarova » [Théologie de la terreur. Le métasujet historique dans les romans de Charov] in Mark Lipoveckij & Anastasia Vinogradova de La Fortelle (éd.), *Vla-*

deux romans que je me propose d'examiner dans cet article n'ont pas recours à un cadre métaphysique : ils interrogent plus directement la difficulté de justifier le projet soviétique à l'aune de la révélation de ses crimes. La représentation de l'univers concentrationnaire et la tentative d'en expliquer l'existence apparaissent comme une réponse à la chute de l'Union soviétique : la quête d'une justification s'associe, en particulier, à la recherche d'une nouvelle autorité morale, qui, pour les protagonistes des deux romans, fait suite à la disparition de leur père respectif.

Cette aspiration se solde, dans les deux cas, par un échec. Cependant, tandis que D. Bykov rejoint le constat de Levinas sur une disproportion essentielle entre sens et souffrance, chez Z. Prilepine, l'échec de la justification ouvre la voie à un élan patriotique. Ce glissement est révélateur : il modifie en profondeur la signification du terme de « soviétodicée » proposé plus haut et met en question la dimension idéologique de ce discours. Là où D. Bykov souligne l'effondrement du projet utopique incarné par l'Union soviétique, Z. Prilepine subsume l'élément idéologique dans un récit qui met en avant la continuité de l'histoire nationale. L'analyse comparée de ces deux œuvres, parues à des moments distincts de l'ère poutinienne, permet ainsi de suivre l'évolution de ce que j'ai appelé « soviétodicée » au cours des vingt dernières années, ainsi que la progressive banalisation de l'apologie de la violence d'État dans le discours public.

1. *La justification :* sur les traces d'une utopie perdue

Le protagoniste principal de *La justification* est Slava Rogov, jeune historien moscovite, petit-fils d'un scientifique de renom, Ivan Skaldine, arrêté au cours de la Grande Terreur. Rogov ne découvre le sort de son aïeul qu'en 1985, lorsque sa mère Katia lui confie le mystère de

---

dimir Šarov: po tu storonu istorii [Vladimir Charov : par-delà l'histoire], M., NLO, 2020, [PDF], p. 177-199. Pour une interprétation différente de l'œuvre de V. Charov, voir Dina Khapaeva, *Putin's Dark Ages, op. cit.*, p. 193-215. Contrairement à M. Lipovetsky, qui perçoit dans la justification des répressions soviétiques chez V. Charov une dimension parodique, D. Khapaeva y voit une position assumée par l'auteur, lequel interprète les événements à travers le prisme d'un christianisme radical. À ce propos, D. Khapaeva met l'œuvre de V. Charov en contraste avec le roman *Opravdanie* (*La justification*) de D. Bykov, dans lequel elle décèle à son tour une « parodie » de la justification (p. 215-219).

sa disparition. La transmission de ce secret familial coïncide avec une période de profonds bouleversements politiques, au cours de laquelle Rogov prend conscience avec effroi de l'ampleur des violences perpétrées par le régime. Cependant, l'effondrement du récit officiel et l'émergence d'un savoir historiographique inédit ne suffisent pas à éclaircir l'énigme familiale. Ils ne font qu'aviver, au contraire, un sentiment vertigineux d'incompréhension face à un passé qui demeure fondamentalement inconnu.

Cette période marque aussi, pour Rogov, la fin de « l'Empire » soviétique. Le pressentiment de cet événement s'était déjà manifesté à son esprit lors de ses séjours à la datcha. Ici, dans un environnement jadis dominé par le pouvoir transformateur de l'Empire, la Nature reprend désormais ses droits. Le père du protagoniste, dont la mort coïncide précisément avec la chute de l'URSS, incarne à lui seul la dégénérescence de l'époque soviétique tardive : homme médiocre, il est incapable de s'imposer face aux éléments naturels, même dans l'espace réduit de son potager. Le héros éprouve à son égard un sentiment de honte et de répulsion, qui l'accompagne dans sa prise de conscience d'un écart profond entre les mythes grandioses qui avaient nourri son imagination d'enfant soviétique et la réalité triviale qui l'entoure.

Ces mythes puisent notamment leur origine dans les récits de science-fiction, que Rogov identifie comme les vecteurs des aspirations utopiques de l'Empire. Le héros découvre cette littérature par l'intermédiaire d'Alexeï Kretov, ancien géologue à la retraite et voisin de sa famille à la datcha. Tandis que le père incarne la décadence d'un Empire en décomposition, Kretov, lui, semble en représenter l'élan fondateur. Ses récits fantastiques et envoûtants de lointaines expéditions dans l'espace épique des origines de l'Empire deviennent, pour le jeune héros, la « première histoire de son pays[21] ».

C'est vers Kretov que Rogov se tourne en quête d'explication face à la révélation du caractère absurde des répressions soviétiques. Malgré quelques réticences, Kretov finit par lui dévoiler un secret longtemps gardé : le choix des victimes n'aurait obéi à aucun critère objectif, mais visait à passer en revue la totalité de la population. Arrestations, tortures et déportations n'auraient servi qu'à en identifier les meilleurs éléments. Ceux qui cédaient à la pression, dénonçaient leurs

21. Dmitri Bykov, *La justification*, *op. cit.*, p. 61 ; Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 45 : « первая отечественная история. »

proches et avouaient leurs crimes étaient envoyés dans des camps ordinaires de travaux forcés. Cependant, cette violence systématique aurait aussi permis de distinguer une aristocratie de citoyens irréductibles : physiquement et moralement irréprochables, ces derniers étaient formellement condamnés à mort, mais, de fait, déportés dans un camp spécial en Sibérie pour y recevoir un entraînement militaire.

C'est précisément cette armée de citoyens d'élite (« la légion dorée[22] ») qui aurait permis à l'Union soviétique de vaincre l'ennemi nazi et de s'octroyer un statut de superpuissance. Le succès de cette entreprise aurait ainsi contribué à racheter les souffrances endurées par la population soviétique, qui apparaissent désormais aux yeux de Rogov comme un sacrifice nécessaire. Dans ce sens, l'arrestation de son grand-père devient pour le héros une source de fierté et cet aïeul, une figure d'autorité morale[23].

Le charme de l'hypothèse émise par Kretov réside aussi dans le fait qu'elle suggère un lien intime entre l'existence du système concentrationnaire soviétique et les aspirations utopiques du régime, dont la finalité ultime serait la création d'un homme nouveau. À la mort de Kretov, Rogov se lance ainsi à la recherche d'une preuve de l'existence de ce camp, qui lui permettrait non seulement d'élucider le destin de son grand-père, mais aussi de vérifier la réalisation de ce projet utopique, qui semble désormais appartenir au passé. L'ancien site du camp serait situé dans l'*oblast'* de la ville d'Omsk, dans un village qui porterait le nom significatif de Tchistoïé. Cette appellation renvoie à la fois aux purges (*čistki*), mais plus largement à une idée de pureté (*čistota*), qui serait incarnée par les habitants du village.

Rogov découvre ce qu'il croit être l'ancien camp, désormais habité par ceux qu'il identifie comme les descendants des anciens détenus. Hors du temps, repliée sur elle-même, cette communauté clandestine a l'allure d'une secte vouant un culte fanatique à la violence. Leurs rituels évoquent explicitement les croyances de mouvements sectaires très présents dans la culture religieuse russe : à cet égard, le roman de Bykov fait écho à une longue tradition intellectuelle qui a souvent vu dans les pratiques des sectes russes, comme celle des *khlysty*, la réalisa-

22. Dmitri Bykov, *La justification*, *op. cit.*, p. 116 ; Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 84 : « золотой легион ».

23. Dmitri Bykov, *La justification*, *op. cit.*, p. 103 ; Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 75.

tion de ses aspirations utopiques[24]. Par ailleurs, il n'est pas rare que les récits post-soviétiques qui envisagent les catastrophes du XXe siècle sous l'angle de la rédemption continuent de s'inspirer de l'imaginaire de la secte, où la violence historique acquiert une dimension eschatologique[25].

Dans la communauté de Tchistoïé, cette aspiration se réalise à travers l'observance de la « Loi » (*Zakon*). Dépourvue de toute visée morale et de tout fondement juridique, cette Loi régit la vie collective en imposant une torture réciproque et brutale. En accord avec cette Loi, qui prescrit des punitions aberrantes même pour les infractions les plus infimes, la souffrance perd toute fonction rétributive pour devenir une fin en soi :

> Le sens de la vie […] était d'infliger et d'endurer la souffrance, une souffrance absurde et inutile, qui tantôt oppressait et tantôt élevait l'âme. La douleur était placée au centre, non pas la douleur passive de l'animal battu, mais la noble métaphysique du châtiment devant lequel tous sont égaux[26].

Ce pouvoir violent, qui revendique sa nature arbitraire, reflète, aux yeux de Rogov, l'absurdité de la Terreur stalinienne, et semble réaliser la visée utopique qui constituait, selon Kretov, l'impulsion originelle du système répressif :

---

24. Aleksandr Ètkind, *Xlyst: sekty, literatura i revoljucija* [Khlyst : les sectes, la littérature et la révolution], M., NLO, 2013, p. 5. Dans une interview, D. Bykov confie que cette partie du roman aurait été inspirée par son séjour dans une secte – sur laquelle il ne donne pas plus de précisions – près de Barnaoul, où il aurait été envoyé pour réaliser un reportage. Voir Dmitrij Bykov, « O cudownych skutkach awarii samochodu Żiguli. Z pisarzem Dmitrijem Bykowem rozmawia pisarz Dmitrij Bykow » [Au sujet des conséquences merveilleuses de l'accident d'une Jigouli. L'écrivain Dmitri Bykov discute avec l'écrivain Dmitri Bykov], *Magazyn Wyborczej*, 11 juin 2016, URL [consultée le 2 septembre 2025] : https://wyborcza.pl/magazyn/7,124059,20219640,o-cudownych-skutkach-awarii-samochodu-ziguli-z-pisarzem-dmitrijem.html

25. Aleksandr Ètkind, *Krivoe gore: pamjat' o nepogrebënnyx* [Le deuil biaisé : mémoire des morts sans sépulture], trad. de V. Makarov, M., NLO, 2018, p. 289.

26. Dmitri Bykov, *La Justification, op. cit.,* p. 345. ; Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 248 : « Смысл жизни […] был в причинении боли, бессмысленной и бесполезной, то угнетающей, то возвышающей душу. Боль была поставлена во главу угла – не тупая боль избиваемого животного, но высокая метафизика наказания, перед лицом которого все равны. »

> Ce qui comptait le plus, c'était le martyre, la douleur comme fin en soi, unique moyen de devenir Dieu soi-même, un dieu suprême, un dieu immense, bien au-dessus de la souffrance et de la compassion. Toute tentative de lui prêter une quelconque morale était vaine : il n'appréciait que la grandeur[27].

Il ne serait pas incongru de voir dans cette exaltation d'une société égalitaire composée d'hommes supérieurs, un écho à la pensée d'Alexandre Kojève, pour qui la violence était une étape nécessaire du processus révolutionnaire qui devrait aboutir à l'instauration d'un ordre nouveau à l'échelle du monde[28]. À l'instar de Kojève – auquel D. Bykov fait explicitement référence dans une interview au sujet du roman[29] –, Rogov voit dans l'URSS l'achèvement d'un projet anthropologique qui anime la philosophie russe depuis au moins Vladimir Soloviev : « accomplir l'humanité […], en la mettant à la hauteur de la divinité[30] ».

2. *L'archipel des Solovki :* la souffrance comme constante de l'histoire russe

L'idée qu'un peuple puisse s'élever à travers la souffrance et atteindre un niveau de supériorité physique et morale, est aussi au centre du roman de Z. Prilepine. Cependant, si D. Bykov insiste sur la dimension utopique et transhumaniste du « projet soviétique », Z. Prilepine met surtout l'accent sur son inscription organique dans l'histoire russe.

Après un avant-propos biographique où l'auteur se présente comme descendant d'un ancien *zek*, l'arrière-grand-père Zakhar, le roman se concentre sur la vie dans le camp des Solovki entre 1929 et 1930. Ce camp à destination spéciale (*Solovetski lager' osobogo naznatchenia* – *SLON*), établi en 1923 sur le site d'un ancien monastère, fut

---

27. Dmitri Bykov, *La justification, op. cit.,* p. 346 ; Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 248 : « Мученичество, боль, самоцель, единственный способ самому стать Богом – высшим, величайшим Богом, которому нет дела ни до страдания, ни до сострадания. Попытки приписывать ему любую мораль были бесплодны – он ценил только величие. »

28. Rambert Nicolas, *La conscience de Staline. Kojève et la philosophie russe,* Paris, Gallimard, 2025, p.112.

29. Dmitrij Bykov, « "Ètot roman byl popytkoj razobrat'sja s moej ljubov'ju k sovetskomu proektu" », art. cit.

30. Rambert Nicolas, *op. cit.,* p. 96.

l'un des premiers camps de travaux forcés soviétiques. Le protagoniste, Artiom Goriaïnov, purge une peine de trois ans pour le meurtre de son père, qu'il avait surpris au lit avec une autre femme que sa mère. Le choix d'un criminel de droit commun comme héros est significatif et suggère une certaine légitimité du camp comme instrument judiciaire.

De plus, le motif du parricide inscrit d'emblée le roman dans un sous-texte dostoïevskien et joue un rôle central dans la structure narrative de l'œuvre. Ce crime, commis sous l'impulsion d'une colère soudaine, est moins motivé par une volonté meurtrière que par un sentiment de répulsion éprouvé devant la nudité du père, révélation de sa déchéance physique et morale. Dès son arrivée dans le camp, Artiom semble ainsi à la recherche d'une figure paternelle de substitution qui puisse l'éclairer sur la réalité qui l'entoure. Dans le roman, deux personnages en particulier remplissent cette fonction : le commandant du camp, Fiodor Eïkhmanis, et le père Ioann, un détenu religieux, affectueusement appelé « petit père » (*vladyčka*). Les deux personnages, qui exercent sur Artiom un charme certain, justifient, chacun à sa manière, l'existence du camp des Solovki.

Eïkhmanis a pour prototype réel Fiodor Eïkhmans, chef du SLON de 1925 à 1929, où celui-ci fut chargé d'élaborer un système d'exploitation efficace du travail forcé. Eïkhmanis est présenté comme un homme charismatique et érudit, qui se soucie de l'image que le camp renvoie à l'extérieur et se défend des accusations qui sont émises à son encontre. À cette fin, Eïkhmanis tend à relativiser les tourments endurés par les détenus du camp et à les expliquer comme une nécessité historique.

Premièrement, Eïkhmanis compare la condition des détenus sous sa responsabilité à celle, selon lui non moins dure, des moines que le monastère abritait avant la révolution. De manière générale, le chef du camp met en relief la continuité de la violence dans l'histoire séculaire du monastère. Au demeurant, la dureté de la vie dans le camp, qu'Eïkhmanis ne nie pas pour autant, apparaît être liée plus au climat rude de l'archipel qu'à la cruauté des autorités soviétiques. À ce propos, Eïkhmanis ne lésine pas sur les détails sanglants lorsqu'il évoque les horreurs qu'auraient endurées les prisonniers exilés dans l'archipel durant l'époque tsariste.

Eïkhmanis met néanmoins en évidence un élément de nouveauté : cette violence endémique serait désormais mise au service d'un pro-

grès collectif. Eïkhmanis exalte notamment les succès obtenus par l'administration dans l'aménagement de l'archipel[31] : un motif central de la propagande soviétique jusqu'au début des années 1930[32]. Le camp devient ainsi vitrine de la capacité du « Prolétariat dictateur[33] » de « dompter la Nature et la soumettre à [sa] volonté[34] ». Cette rhétorique, qui connaîtra son apogée au moment de la construction du canal Baltique-mer Blanche, est déjà présente dans l'essai que Gorki rédige en 1929 au sujet de sa visite aux Solovki en juin de la même année[35]. Les arguments de l'écrivain, grand absent du roman, sont relayés par le chef du camp.

Ce dernier résume cette conception du travail forcé, où la coercition se pare des atours du progrès, dans une formule péremptoire : le SLON « n'est pas un camp, mais un laboratoire[36] » (« *Èto ne lager', èto laboratorija*[37] »). L'enjeu des expérimentations menées dans l'archipel n'est pas seulement la transformation du paysage, mais aussi la rééducation, ou refonte (*perekovka*), de l'individu[38], d'où l'importance des initiatives culturelles et scientifiques à destination des détenus, qu'Eïkhmanis met particulièrement en valeur. Dans une perspective historique plus vaste, le camp participe, d'après lui, à un effort néces-

31. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 304 ; Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 234.

32. Luba Jurgenson & Nicolas Werth, *Le Goulag : témoignages et archives*, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 653-659.

33. Maksim Gor'kij, Leopol'd Averbax & Semën Firin (éd.), *Belomorsko-Baltijskij kanal imeni Stalina. Istorija stroitel'stva. 1931-1934* [Le canal Baltique-mer Blanche du nom de Staline. L'histoire de la construction. 1931-1934], M., OGIZ, 1998 [1934], p. 12 : « пролетариат-диктатор ».

34. *Ibid.,* p. 14 : « Им показано было, что, вот, они, маленькие люди, обитатели "шалманов", где их грабят, будучи коллективно организованы на бой против каменного упорства природы, могут быстро побеждать ее сопротивление целям пролетариата, изменяющего мир. » Pour la traduction française de ce passage, voir Luba Jurgenson & Nicolas Werth, *op. cit.,* p. 661.

35. Dans le compte-rendu de sa visite, publié dans le journal *Naši Dostiženija* en 1929, Gorki donne au SLON sa caution intellectuelle, en le présentant comme une « expérience passionnante » qui a donné des « résultats incontestablement positifs ». Cité dans Luba Jurgenson & Nicolas Werth, *op. cit.,* p. 173.

36. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 296.

37. Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 229.

38. Sur l'origine et l'évolution de cette rhétorique dans le discours officiel sur les camps, voir Luba Jurgenson & Nicolas Werth, *op. cit.,* p. 653-659.

saire d'assainissement de la Russie qui, avant la révolution, était en proie à la corruption et à la désagrégation. Cette régénération apparaît d'autant plus nécessaire que le pays, suggère-t-il, se prépare à la guerre[39].

Malgré leur apparente opposition, certains arguments d'Eïkhmanis trouvent un écho dans les mots du père Ioann. Le religieux déplore la violence exercée dans le camp, mais il considère les souffrances endurées par les détenus comme autant d'épreuves par lesquelles ils pourront s'octroyer le salut. De ce fait, le père Ioann reconnaît le caractère arbitraire des condamnations émises par les instances du pouvoir, mais il évacue la catégorie juridique de la culpabilité (*vinovnost'*), en lui substituant celle de « péché » (*grex*). La conception d'une universalité du péché efface de fait toute distinction entre innocents et coupables.

Plusieurs critiques ont relevé à juste titre l'influence, dans le roman, du Dostoïevski des *Souvenirs de la maison des morts* et de Soljenitsyne[40]. Toutefois, le père Ioann pousse ces considérations à des conclusions auxquelles Soljenitsyne aurait difficilement accepté de souscrire. Dans une perspective historique, l'institution des camps apparaît comme un mal nécessaire, qui aurait permis à la Russie de se rapprocher de son essence spirituelle, après une longue période de corruption. Le père Ioann rappelle notamment le mépris que la bonne société de l'Empire réservait aux religieux. Ainsi, de manière en apparence paradoxale, c'est précisément dans les camps que le message chrétien retrouve son actualité. Il est significatif, à cet égard, que le père Ioann se revendique, dans le roman, du mouvement schismatique « rénovateur » (*obnovlenčestvo*), qui avait choisi la voie de la collaboration avec les autorités et essayé de concilier l'orthodoxie avec l'idéologie communiste[41].

La convergence des points de vue d'Eïkhmanis et du père Ioann n'a rien de fortuit : elle traduit l'idée d'une continuité transhistorique

39. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 302 ; Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 233.

40. Voir, par exemple, Polly Jones, *Gulag Fiction*, *op. cit.,* p. 48.

41. Voir Catherine Gousseff, « Le schisme rénovateur : un mouvement pro-communiste dans l'Église russe », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 24, n° 3/4, 1993, p. 9-28.

du peuple russe, inscrite dans le lieu lui-même[42], que l'institution du camp semble préserver dans son essence originelle. Site de pèlerinage depuis le XVe siècle, les Solovki demeurent, malgré les bouleversements politiques, un espace sacré réservé à l'ascèse et à la prière. Cette continuité est mise en exergue dès le début du roman, lorsqu'Eïkhmanis s'approprie une maxime attribuée aux moines locaux (« C'est dans l'effort que se trouve notre salut[43] ») et qui révèle, selon lui, l'essence même du système concentrationnaire soviétique. Cette expression, qui apparaît dans le texte d'abord en français, puis en russe (« *v trude spasaemsja*[44] »), constitue dans ce dernier cas une synthèse étonnante entre la langue religieuse et le discours de la propagande soviétique et insiste sur leur ressemblance intime.

Ce faisant, le roman minimise la responsabilité des autorités soviétiques dans la perpétration de ces violences et relativise la spécificité historique du système concentrationnaire. Parallèlement, il confère à la souffrance une valeur positive, en l'érigeant en trait constitutif de l'identité nationale.

3. Deux réponses différentes à l'injustifiable

Dans les deux romans, les tentatives de donner un sens à l'expérience concentrationnaire se soldent par l'échec du personnage principal. *L'archipel des Solovki* peut être considéré comme un roman de formation inabouti. Artiom rejette les deux voies de salut indiquées par ses figures paternelles : celle de la complicité avec l'autorité du camp et celle du repentir. Dans la deuxième partie du roman, Goriaïnov est contraint de se séparer de ces deux ersatz du père : Eïkhmanis est victime d'une tentative d'assassinat et il est bientôt remplacé à la direction du camp par Aleksandr Nogtev, tandis que le père Ioann trouve la mort dans un cachot disciplinaire. Après une tentative de fuite aux côtés de Galia Koutcherenko, une tchékiste avec qui le héros entretient une relation amoureuse, Artiom fait son retour dans le

42. Sur la signification symbolique des Solovki comme emblème de la continuité de l'histoire russe, voir Susanne K. Frank, « Soloveckij tekst. Čast' 2 » [Le Mythe des Solovki. Deuxième partie], *Imagologija i komparativistika,* 8, 2017, p. 158-189. La chercheuse voit dans le roman de Z. Prilepine une étape importante dans l'affirmation de ce *topos* dans la littérature contemporaine.

43. Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 15.

44. *Ibid.*

camp, ayant perdu la vitalité débonnaire qui l'avait caractérisé au début. Les tourments endurés, ainsi que la mort des détenus qui lui avaient été proches poussent Artiom à renoncer à toute possibilité de salut. Dans les « Quelques remarques » qui closent la narration romanesque, le lecteur découvre qu'Artiom serait mort en 1930, égorgé par des détenus de droit commun.

Le roman de D. Bykov se termine également avec la mort de son protagoniste. Après avoir tenté de s'intégrer à la communauté de Tchistoïé, Rogov découvre que ce qu'il croyait être un camp authentique n'était en réalité qu'une mise en scène : le lieu est habité non pas par les descendants de la « légion dorée », mais par les habitants de différentes régions de l'ancien espace soviétique, venus expérimenter un mode de vie alternatif. Cette révélation provoque sa désillusion et précipite sa folie. S'accrochant malgré tout à son intuition, Rogov poursuit sa quête jusqu'à un village voisin, totalement abandonné, où il trouve la mort, englouti dans les eaux d'un lac.

Malgré les analogies précédemment relevées, les deux romans intègrent très différemment les perspectives apologétiques à leur structure narrative. Chez D. Bykov, l'idée d'une justification des répressions soviétiques est poussée jusqu'à l'absurde : dans le faux camp, l'argumentaire du héros se heurte aux corps mutilés et difformes des habitants, qui rendent manifeste l'aberration d'un tel discours. La narration passe le plus souvent par une focalisation interne qui met en relief un décalage systématique entre les attentes de Rogov et les événements de la diégèse. Cet écart se creuse à mesure que le héros sombre dans la folie, soulignant les limites de sa perspective et invalidant toute possibilité de justification.

À la fin du roman, un narrateur omniscient révèle les faits historiques : Skaldine aurait été fusillé en 1939 et aucune expérience secrète n'aurait jamais existé. De plus, Kretov aurait été lui-même interné dans un camp et aurait inventé l'histoire de la « légion dorée » pour donner un sens à sa propre détention. Bien que fausse, la conjecture de Kretov, ce « conteur habile[45] » (*velikij rasskazčik*[46]), exerce ainsi un pouvoir de fascination certain, car elle répond à une urgence existentielle partagée. D. Bykov lui-même confirme cette lecture. Peu avant la chute de l'URSS, il aurait envisagé d'adhérer au PCUS et il aurait mal

45. Dmitri Bykov, *La justification, op. cit.,* p. 74.
46. Dmitrij Bykov, *Opravdanie, op. cit.,* p. 55.

accueilli les réformes libérales[47]. De ce fait, à l'instar de son double fictionnel, Rogov[48], D. Bykov n'aurait pas été étranger à la volonté de donner un sens aux violences commises par le régime, face aux accusations qui avaient accompagné sa dissolution[49]. Le roman apparaît ainsi comme une tentative de mettre à distance la tentation d'une « soviétiodicée », en poussant cette logique jusqu'à ses limites.

Le roman de Z. Prilepine apparaît dans un contexte tout à fait différent, qui est celui de l'essor d'un discours patriotique qui a accompagné l'annexion de la Crimée en 2014. D'un point de vue narratif, les propos défendus par Eïkhmanis et le père Ioann sont intégrés à une structure « polyphonique », au sens de Bakhtine, où l'espace romanesque devient un lieu de confrontation entre plusieurs « voix idéologiques[50] ». Bien que l'auteur accorde à ces deux figures une place centrale, leurs discours sont largement débattus par les autres personnages du roman, et notamment par le protagoniste, qui, comme on l'a vu, refuse d'y adhérer pleinement.

Cependant, parallèlement à l'échec de toute lecture édifiante, l'auteur s'attache à invalider systématiquement les discours prônant une condamnation univoque de ces violences. Si les répressions de masse perpétrées par le régime sont représentées comme un épisode organique de l'histoire russe, dont il s'agit de reconnaître la continuité, la dénonciation du système concentrationnaire est portée, en revanche, par des représentants de l'altérité. Alors qu'Artiom Goriaïnov – jeune homme russe impulsif, issu d'un milieu populaire – est un personnage typique de l'univers fictionnel de Z. Prilepine, l'Autre est incarné, dans le roman, par trois figures principales.

La première de celle-ci est une femme. Dès l'avant-propos du roman, la transmission du souvenir des camps est représentée comme un processus exclusivement masculin. Le point de vue de la grand-mère du héros, évoquant l'expérience de son père sur un ton compa-

47. Dmtrij Bykov, « "Ètot roman byl popytkoj razobrat'sja s moej ljubov'ju k sovetskomu proektu" », art. cit.

48. La proximité entre le personnage et le héros, soulignée par le lien métonymique de leur nom de famille, a été remarquée dès la publication du roman et elle est assumée par l'auteur. Dmitrij Bykov, « "Ètot roman byl popytkoj razobrat'sja s moej ljubov'ju k sovetskomu proektu" », art. cit.

49. *Ibid.*

50. Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, trad. d'I. Kolitcheff, Paris, Seuil, 1970, p. 33.

tissant, est disqualifié d'emblée comme une sensiblerie typiquement féminine[51]. Celle-ci est mise en regard avec la virilité rude du rescapé, que l'épreuve de la détention n'aurait fait que durcir. La deuxième hypostase de l'Autre est celle du juif, régulièrement féminisé dans le roman et incarné par le personnage de Moïsseï Solomonovitch. Celui-ci présente les juifs comme la cible principale des violences perpétrées par les autorités : une rhétorique victimaire tournée en dérision par Artiom[52]. *In fine*, le roman rattache le réquisitoire contre le système pénitentiaire soviétique à la figure du traître. Le roman consacre de longs passages à la discussion d'un pamphlet publié à l'étranger par un ancien détenu, évadé par la Finlande, dans lequel il dénonce les conditions inhumaines du camp soviétique[53] ; un récit dont Eïkhmanis, mais aussi plusieurs détenus, contestent le caractère sensationnaliste et mensonger[54].

Le roman dans sa globalité constitue une tentative de réfutation de ces accusations. C'est précisément dans ces termes que l'alter ego du héros présente son enquête historique dans la postface du roman. Ici, l'auteur relate sa rencontre supposée avec la fille d'Eïkhmanis et lui fait part de l'intention d'écrire un livre sur son père. S'ensuit alors le dialogue suivant :

> — Vous voulez tuer mon père encore une fois ? demanda-t-elle. C'est un travail inutile, il ne ressuscitera pas.
> — Non. Je ne veux pas le tuer, dis-je […].
> — Est-ce que vous voudriez le disculper ? Vous avez… des arguments pour cela ? […]
> — Je n'aime pas beaucoup le pouvoir soviétique, répondis-je lentement en choisissant mes mots. Simplement, ceux qui ne l'aiment

51. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 12 ; Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 10.
52. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 729-730. Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 561-562.
53. Il s'agit très probablement de Iouri Bezsonov, évadé des Solovki en 1925 et auteur de l'un des premiers témoignages sur le camp, *Dvadcat' šest' tjurem i pobeg s Solovkov* [Vingt-six prisons et une fuite des Solovki], publié en russe à Paris en 1928.
54. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 300. Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 232.

> pas du tout appartiennent à un type d'individus qui, en général, me révulsent[55].

Le verbe *opravdat'* (« disculper ») semble ici renvoyer à une connotation juridique absente de la notion française de « justification », mais qui est propre à ce terme dans la langue russe : celle de l'acquittement. Cette nuance ressort d'ailleurs clairement dans l'édition française du texte, qui traduit *opravdat'* par « disculper ». Faute d'une justification morale des violences, l'auteur s'emploie à discréditer leurs dénonciateurs. Z. Prilepine cherche à conférer une apparence d'objectivité à ses propos en les articulant à son prétendu désamour de l'Union soviétique ; cependant, cette posture contraste fortement avec les positions qu'il a défendues par ailleurs, comme rappelé en introduction.

De même que chez D. Bykov, la nécessité de justifier les répressions soviétiques apparaît ainsi, dans *L'archipel des Solovki,* comme une réponse à la crise du récit historique qui a accompagné la fin de l'URSS : une période que l'alter ego de l'auteur qualifie, dans l'avant-propos du roman, d'« époque des révélations et des folles confessions[56] » (« *èpoxa razoblačenij i pokajannogo jurodstva*[57] »). Toutefois, si *La justification* met en évidence l'impasse de cette posture apologétique, le roman de Z. Prilepine entreprend, quant à lui, de contester une lecture critique des événements, qui a émergé durant la Perestroïka. En attribuant cette approche critique à des figures de l'altérité, l'auteur présente la condamnation des violences soviétiques comme une attaque extérieure, destinée à discréditer à la fois l'expérience soviétique et la Russie elle-même.

---

55. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 773-774 ; Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 595-596 :
« — Вы хотите еще раз убить отца? – спросила меня хозяйка. – Напрасный труд, он и так не воскреснет.
— Нет. Не убить, – сказал я […].
— Неужели оправдать? У вас есть для этого… слова? […].
— Я очень мало люблю советскую власть – медленно подбирая слова, ответил я. – Просто ее особенно не любит тот тип людей, что мне, как правило, отвратителен. »

56. Zakhar Prilepine, *L'archipel des Solovki, op. cit.,* p. 13.

57. Zaxar Prilepin, *Obitel', op. cit.,* p. 10-11.

Qu'est-ce donc que la « soviétodicée » ? Qu'est-ce que l'on essaie de défendre, au juste, lorsqu'on s'attache à justifier le phénomène répressif soviétique ? Loin de donner à cette question une réponse univoque, les deux exemples littéraires étudiés mettent en lumière le large spectre d'inflexions que ce discours a pu connaître au cours de l'époque poutinienne. L'analyse comparée des œuvres de D. Bykov et de Z. Prilepine révèle, en particulier, le passage d'une réflexion critique sur l'échec de l'utopie soviétique à l'élaboration d'un nouveau récit patriotique, où la souffrance devient une constante transhistorique de l'identité russe.

Ce basculement a coïncidé avec une banalisation[58] de ces discours qui a investi également le champ littéraire. La réception des deux romans illustre cela de manière saisissante. Alors que la recherche s'accorde désormais sur le fait de considérer *La justification* de D. Bykov comme une dénonciation de la Terreur[59], au moment de sa publication, le roman a reçu un accueil critique mitigé, voire hostile, qui a parfois mis en évidence les risques d'une adhésion du lecteur aux propos du héros[60]. Généralement salué par la critique, *L'archipel des Solovki* a constitué, en revanche, un véritable phénomène éditorial, couronné par le prix Bolchaïa Kniga.

Le succès du roman de Z. Prilepine advient dans le contexte d'une popularité grandissante de la figure de Staline dans l'opinion publique[61] et de l'essor d'une production pseudo-scientifique néo-

58. Des indications importantes à ce propos sont fournies par le centre analytique Levada. Si, en 2007, près de 72 % des répondants considéraient « les répressions comme un crime politique qui ne peut être justifié d'aucune manière » (« Это было политическое преступление, и ему не может быть оправдания »), ce chiffre se réduit de près de la moitié en 2017 (39 %). Voir « Bol'šoj Terror i repressii » [La Grande Terreur et les répressions], *Levada-Centr,* 7 septembre 2017, URL [consultée le 19 juin 2025] : https://www.levada.ru/2017/09/07/16561/

59. Boris Noordenbos, *Post-Soviet Literature and the Search for a Russian Identity*, New York, Palgrave Macmillan, 2016, p. 170 ; Dina Khapaeva, *Putin's Dark Ages, op. cit.*, p. 215-219.

60. Dmitrij Bykov, « "Ètot roman byl popytkoj razobrat'sja s moej ljubov'ju k sovetskomu proektu" », art. cit.

61. Anton Weiss-Wendt & Nanci Adler (éd.), *The Future of the Soviet Past: the Politics of History in Putin's Russia*, Bloomington, Indiana University Press, 2021, p. 3.

stalinienne, qui s'attache à contrer l'historiographie académique afin de rétablir une « juste » interprétation des faits historiques et de réhabiliter la réputation du « Père des peuples[62] ». De manière encore plus significative, la narration que Z. Prilepine propose du phénomène concentrationnaire soviétique résonne avec les efforts entrepris par le régime de Poutine afin d'intégrer la mémoire de ces violences dans un nouveau récit historique patriotique ; une intention officiellement assumée par le gouvernement en 2015[63]. Le glissement sémantique du mot *opravdanie* – de la justification à la disculpation –, que nous avons mis en évidence dans l'étude du roman, fait écho à l'adoption par l'État d'une « politique historique défensive[64] » (*oboronitel'naja istoričeskaja politika*). Ainsi, il ne s'agit plus de justifier le mal au nom d'un futur rédempteur, mais plutôt de défendre une image positive du passé national.

Cette intention apologétique se manifeste également dans les prises de position publiques de Z. Prilepine. À l'opposé de D. Bykov, qui adopte désormais une posture de refus clair du stalinisme et affirme son engagement en faveur des droits humains[65], Z. Prilepine salue la démolition des monuments aux victimes des répressions soviétiques et la fermeture du musée du Goulag. L'écrivain ne nie pas pour autant la nécessité de commémorer ces violences. Il plaide, cependant, pour une mémorialisation sélective qui valoriserait exclusi-

62. Voir Philipp Chapkovski, « "We Should be Proud Not Sorry": Neo-Stalinist Literature in Contemporary Russia » in Julie Fedor, Markku Kangaspuro, Jussi Lassila & Tatiana Zhurzhenko (éd.), *War and Memory in Russia, Ukraine and Belarus*, Cham, Palgrave Macmillan, 2017, p. 189-207.

63. Voir Tomas Siegon, art. cit. Il convient de souligner, à cet égard, que Z. Prilepine est membre permanent du Club d'Izborsk, un *think tank* fondé en 2012 par Alexandre Prokhanov, qui rassemble des personnalités aux trajectoires et aux conceptions diverses, unies par l'adhésion à un projet nationaliste « impérial ou civilisationnel ». Les discours élaborés par les membres de ce groupe, dont plusieurs sont investis de fonctions importantes par l'État ou le Patriarcat de Moscou, ont reçu une diffusion importante dans les médias, notamment dans les années 2010. Voir Jules Sergei Fediunin, *Les Nationalismes russes. Gouverner, mobiliser, contester dans la Russie en guerre,* Paris, Calmann-Lévy, 2024, p. 97-98.

64. Nikolaj Èpple, *Neudobnoe prošloe: pamjat' o gosudarstvennyx prestuplenijax v Rossii i drugix stranax* [Un passé gênant : la mémoire des crimes d'État en Russie et dans d'autres pays], M., NLO, 2020, p. 76.

65. On trouvera une preuve de cela dans le soutien que l'écrivain a apporté à différentes reprises à l'association Memorial.

vement des figures dont l'innocence serait incontestable et qui représenteraient une source de fierté pour le pays[66].

Dans cette logique, le roman de Z. Prilepine s'inscrit dans une croisade délibérée de l'auteur contre l'appropriation du thème du Goulag par ceux qu'il considère comme des détracteurs de la Russie. En 2012, il rédige à ce sujet un texte polémique ouvertement antisémite intitulé *Lettre au camarade Staline*, dans lequel il accuse « l'opinion publique libérale russe » (*rossijskaja liberal'naja obščestvennost'*) d'avoir terni la mémoire du dictateur[67]. Z. Prilepine s'en est pris aussi à *L'archipel du Goulag* de Soljenitsyne, qu'il a qualifié de « recueil de racontars sur les camps » (*sbornik lagernyx baek*), et qu'il a proposé de retirer du programme scolaire[68]. *L'archipel des Solovki* peut ainsi être considéré comme une tentative de réécriture du canon littéraire sur le Goulag ; dans ce sens, le titre retenu par l'éditeur français – sans doute motivé par d'autres considérations – apparaît quelque peu malheureux.

De même qu'il peut exister, selon Levinas, une théodicée sans Dieu, on assiste avec Z. Prilepine à la popularisation d'une « soviétodicée » dans laquelle l'idéologie communiste joue un rôle secondaire. Ainsi, l'étude de cette tendance, dont cet article n'a proposé qu'une première esquisse, pourrait contribuer à mieux comprendre l'apport de certains intellectuels russes se réclamant de la gauche à la construction d'un nouveau nationalisme d'État.

Eur'ORBEM
Sorbonne Université – CNRS

66. Zaxar Prilepin, « Čto skažu pro èto » [Quelques mots sur ça], *Oficial'nyj blog Zaxara Prilepina*, 18 juin 2024, URL [consultée le 21 avril 2025] : https://dzen.ru/a/Zpi25RORpBFV4z1_?sid=386009539572685

67. Zaxar Prilepin, « Pis'mo tovarišču Stalinu » [Lettre au camarade Staline], *Svobodnaja Pressa*, 30 juillet 2012, URL [consultée le 21 avril 2025] : https://svpressa.ru/all/article/57411/

68. Zaxar Prilepin, « "Knigi Solženicyna – èto sud nad Otečestvom" » [Les livres de Soljenitsyne sont un procès intenté à la Patrie], *Argumenty i fakty*, 22 janvier 2023, URL [consultée le 21 avril 2025] : https://aif.ru/culture/opinion/zahar_prilepin_knigi_solzhenicyna_eto_sud_nad_otechestvom